

JEAN COCTEAU

*de l'Académie française*

**POÉSIE  
CRITIQUE**

**I**

*nrf*

GALLIMARD





## ŒUVRES DE JEAN COCTEAU

### *Poésie*

POÉSIE, 1916-1923 (Le Cap de Bonne-Espérance. – Ode à Picasso. – Poésies. – Vocabulaire. – Plain-Chant. – Discours du grand sommeil.) (*Gallimard*).

ESCALES, avec André Lhote (*La Sirène*).

LA ROSE DE FRANÇOIS (*F. Bernouard*).

CRI ÉCRIT (*Montane*).

PRIÈRE MUTILÉE (*Cahiers libres*).

L'ANGE HEURTEBISE (*Stock*).

OPÉRA, ŒUVRES POÉTIQUES, 1925-1927 (*Stock*).

MORCEAUX CHOISIS, POÈMES, 1916-1932 (*Gallimard*).

MYTHOLOGIE, avec Giorgio De Chirico (*Quatre Chemins*).

ÉNIGME (*Édit. des Réverbères*).

POÈMES ÉCRITS EN ALLEMAND (*Krimpeer*).

POÈMES (Léone. – Allégories. – La Crucifixion. – Neiges. – Un Ami dort.) (*Gallimard*).

LA NAPPE DU CATALAN, avec Georges Hugnet (*Féquet et Baudier*).

LE CHIFFRE SEPT (*Seghers*).

DENTELLE D'ÉTERNITÉ (*Seghers*).

APPOGIATURES (*Édit. du Rocher*).

CLAIR-OBSCUR (*Édit. du Rocher*).

POÈMES, 1916-1955 (*Gallimard*).

PARAPROSODIES (*Édit. du Rocher*).

CÉRÉMONIAL ESPAGNOL DU PHÉNIX, suivi de LA PARTIE D'ÉCHECS (*Gallimard*).

LE REQUIEM (*Gallimard*).

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, suivi du DISCOURS DU GRAND SOMMEIL (*Gallimard*).

*Suite de la bibliographie en fin de volume*

POÉSIE CRITIQUE

I



JEAN COCTEAU

*de l'Académie française*

POÉSIE  
CRITIQUE

I

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1959.*

Extrait de la publication



## PRÉFACE AU PASSÉ

*Préface à quoi ? Il serait hélas plus sage de faire ma valise et de me préparer aux adieux. Une génération n'est pas faite de personnes du même âge mais de personnes qui vivent et travaillent ensemble même avec de grands écarts d'âge. C'est ainsi que j'estime avoir été de la génération de Gide, de Claudel, de Colette qui ne furent pas de la mienne. Mais j'ai beaucoup vécu auprès d'eux et pour ainsi dire sur le même bateau. Or depuis quelque temps beaucoup de passagers tombent à la mer. De l'équipage il restera vite si peu de monde que le bateau ira se perdre au large et deviendra épave. J'en ai vu disparaître des capitaines ! Et souvent il m'a fallu prendre le gouvernail alors que je me reposais jadis sur la science de navigateurs plus avertis que moi.*

*Une drôle de préface. A moins qu'on ne tourne le film à l'envers et au ralenti, ce qui ne serait pas si mal, puisque l'à-l'envers et le ralenti donnent au moindre geste la noblesse, la singularité qui lui manquent.*

*Quelque part, je ne sais pas où, et divinement, l'harmonie d'une cacophonie s'organise, un équilibre du déséquilibre, un ordre du désordre, comme la dentelle résultant du hasard des découpes d'un papier*

plié, comme les admirables rosaces du kaléidoscope produites par quelques bouts de verre, un miroir et une rotation, bref par un exemple de cette célèbre triade qui, de Héraclite à Einstein, nous démontre que toutes les formes, toutes les couleurs du monde naissent d'une combinaison de trois atomes qui trouvent leur expression la plus haute dans le triangle du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Tout jeune mon rêve était un rêve de gloire. J'ignorais que la gloire se paye fort cher, que plus on l'obtient plus on s'éloigne de ceux qui nous la donnent et plus on s'enfoncé dans la solitude.

Car il me semble que nous nous accrochons aux vanités comme à une barque déjà pleine, et que soit on nous écrase les mains à coups de rames, soit on a pitié de nous et on nous accepte en surnombre.

C'est ce qui m'arrive sur le tard lorsque après une longue raclée de coups de trique, une raclée d'honneurs me tombe sur les épaules. Les lieux les plus hauts et les plus solitaires se jonchent vite de boîtes de conserves et de papiers gras. Je ne me doutais pas, enfermé pendant une année dans la chapelle de Villefranche comme un pharaon en train de peindre son propre sarcophage, qu'elle recevrait la visite d'une foule innombrable. Cette chapelle a été pour moi une sorte d'engin intemporel, et comme on dit maintenant dans les livres de science-fiction, d'astromef. Pendant un an j'ai vécu somnambule, craignant sans cesse d'être réveillé d'un sommeil où la besogne semblait se faire toute seule selon le mécanisme du songe, par les petites intrigues du port, le goût oriental que possèdent les pêcheurs pour les palabres et les conciliabules. Ensuite j'ai sauté d'un échafaudage sur l'autre. Mon échafaudage actuel (ou échafaud,

*car j'y perdis souvent la tête) est à Menton, dont le Maire m'a demandé le décor de la salle des mariages. J'ai bien sûr changé de style, et si la salle des mariages ne me donne pas d'ordres aussi formels que la petite princesse romane, si je me laisse aller davantage, il n'en reste pas moins vrai qu'un style est un style, qu'il s'impose, qu'il dicte, et qu'il est impossible d'en sortir.*

*On connaît mon amour extrême des lieux communs individualisés, déniaisés dirai-je. Comme toutes les chapelles la mienne a des anges. Comme toutes les mairies, mon plafond est allégorique : le triomphe de la poésie, de la science et de l'amour. Au-dessus de tout cela, on le devine, se pose le grand problème de l'époque et la tentative de le résoudre, c'est-à-dire de tourner le dos coûte que coûte à la séduisante tête de Méduse, au concours de grimaces, au musée des horreurs, à la baraque des monstres qui furent le visage de la beauté depuis Van Gogh, établissant le dogme d'une Église dont Picasso est incontestablement le Pape. Ne pouvant briser plus de vaisselle que lui, il m'a fallu braver l'audace visible et lui opposer les mystérieux entrelacs où le figuratif et l'imaginaire se nouent.*

*Peu de personnes admettent qu'on puisse être poète et peintre, qu'on puisse changer de branche sur un même arbre. J'entendais Charles Chaplin dire à la radio de Nice qu'il aimait vivre en France parce qu'un homme comme moi pouvait composer un poème, un roman, un ballet, des décors, des costumes, des pièces de théâtre, des films, une chapelle, sans qu'on lui demande des comptes et sans qu'il doive se syndiquer dans une de ces branches. Libre, voilà le mot. Je suis libre (dans la mesure où le moi*

nocturne qui me commande m'y autorise). Car hélas j'aimerais être musicien, et ce que Beethoven, dans une lettre à son éditeur sur Fidelio, appelle la « science de l'art » m'en empêche.

Mais est-ce si avantageux d'être libre ? Encore une question qui se pose. Libre, oui, mais de désobéir.

Si l'esprit de création représente la plus haute forme de l'esprit de contradiction, puisqu'une nouvelle figure de l'art en contredit obligatoirement une autre — la désobéissance sera le seul vrai ressort de la jeunesse. L'audace et l'héroïsme ne peuvent s'exprimer qu'en désobéissant aux habitudes et aux vieilles lois. Que penser d'une époque (la nôtre) à ce point désencadrée, à ce point sans directives et sans règles, que chacun peut y faire ce que bon lui semble, ceci impliquant l'impossibilité de désobéir ?

A l'heure actuelle il est même difficile de dire certaines choses évidentes qui passent pour des paradoxes, tellement la politique des lettres a perdu la sévérité qui forma notre adolescence, nous obligeant à passer de tribunal en tribunal, à nous tenir droit et à mettre nos mains sur la table, pour employer le vocabulaire des familles. Oui, pareil à ces mauvais sujets dont les familles déclarent « il est capable de tout » ; le poète, mauvais sujet suprême, transcende ce que la société réproouve. Objet suspect à toutes les polices du monde, le poète devrait être capable de tout et ne pas se noyer dans un verre d'encre. « Chercher une place fraîche sur l'oreiller », disait Strawinsky. C'est exact. Si mon fusil me blesse l'épaule droite, je le porte à gauche, et je refuse d'admettre une époque où droite et gauche ont pris un sens péjoratif étroitement politique, où le moindre de nos gestes nous engage sur des terrains où nous

*ne posâmes jamais les pieds parce que les profondes politiques de l'art exigent toutes nos forces. Mais alors, me dira-t-on, vous êtes un monstre asocial. Vous ne collaborez pas à l'aventure du monde, vous mettez votre bâton dans les roues, votre paille dans le métal du mécanisme. A cela je ne cesse de répondre par la haute parole de Goethe : « C'est en se serrant contre soi-même qu'on risque d'atteindre le plus d'âmes fraternelles. » Oui, la désindividualisation est une dangereuse faiblesse car la puissance ne résulte que de reliefs, de contrastes, de déséquilibres. Plus un peuple s'individualise, plus il règne, et plus un homme s'individualise plus il illustre le pays auquel il appartient. Tout le reste est platitude.*

*Je n'ai jamais prétendu être le premier, ni courir plus vite que les autres, seulement faire ma route à pied, sans avoir recours à l'autostopisme, même si les voitures de luxe m'éclaboussent. J'ai voulu être autre, et puisque poète, peintre ou torero ont le même ennemi : le public, pareil à ce Manolete dont je dis dans un poème « autre il fut, autre était son titre de noblesse ». J'ajoute que je n'aime pas qu'on mélange les torchons et les serviettes car je me vante d'être de la race suspecte des torchons, et non de la brillante famille des serviettes, dressées en forme de mitres ou de bonnets d'âne.*

*En vérité il m'est très difficile de vivre dans une époque étrange où les majorités se parent des plumes des minorités pensantes et agissantes. Je veux dire que jadis les moutons suivaient un berger et qu'aujourd'hui les moutons s'imaginent être bergers et décident chacun la direction qu'il convient de prendre. Le vieux snobisme nous aidait. Il nous manque. A peine avions-nous ouvert la bouche que*

*tous les magots de toutes les cheminées Louis XV approuvaient en hochant la tête. Hélas, le snobisme est mort en devenant universel, car maintenant chacun assiste au spectacle en estimant qu'il serait capable de faire mieux que ce à quoi il assiste. Il n'y a plus de public. Tout le monde joue, sur une seule estrade où l'on nous pousse sous les projecteurs, avec Miss Europe, les champions cyclistes et les chanteurs de charme.*

*Les fruits de la pensée mûrissent à l'ombre et l'époque moderne nous prive d'ombre. Elle est un ogre qui ne fait que tordre et avaler dans cette féroce lumière de l'actualité qui annule ce qui ne tombe pas sous sa coupe. Jadis c'était autour d'un artiste la conspiration du silence, c'est maintenant autour des artistes la conspiration du bruit. Or, on pouvait sortir du silence par du bruit, mais il est moins simple de sortir du bruit si ce n'est par un silence, ce silence qui est le nôtre, ce silence auquel je retourne avec joie et dont je ne sors jamais, car lorsque l'actualité me pousse sur les planches, ce n'est pas moi qu'elle pousse, c'est cet autre que mon vrai moi délègue afin de le compromettre et de s'embusquer à l'abri.*

*Qu'y a-t-il de neuf dans tout cela ? Rien. Le bébé-lune tourne en rond et fera sourire lorsqu'on prendra conscience de l'espèce de 1900 que nous sommes en train de vivre. Notre pauvre monde a toujours été le même. La seule différence était l'aile de l'autruche. On s'y cachait la tête. On ignorait ce qui est actuellement versé dans nos chambres par des machines. La radio, la télévision, les magazines, doivent enseigner, attirer la foule anonyme vers le haut et manquent à leur mission s'ils obéissent à la*

*demande. Répondre à la demande mène vite au plus bas. Toutes les machines d'échange deviennent une école d'inattention. Elles enseignent à écouter sans entendre, à regarder sans voir, et en outre, une illusion de vitesse, qui n'est que de la hâte, fait croire aux jeunes que l'art est une course, une compétition sportive où l'on dépasse et où l'on est dépassé, alors que le privilège de l'art est de n'être pas tributaire du progrès. Il bouge vertigineusement sur place, il vibre. C'est pourquoi j'adore le mouvement qui déplace les lignes et j'évite les écoles qui débentent par la révolte, s'achèvent par le dogme et obligent à s'asseoir. Etre assis, voilà la grande fatigue. Voilà la crampe de l'âme. C'est sans doute pourquoi une table, une chaise, de l'encre, du papier me fatiguent, alors que peindre des murs et travailler avec mes mains et mes jambes me défatigue. Adieu. Je vous ai parlé sans programme, à bâtons rompus, ou plutôt comme ces bâtons qui ont l'air rompus lorsqu'on les plonge dans l'eau. Ici, l'eau c'est vous, un élément qui me déforme et préfère refléter fidèlement et paresseusement sa propre image.*

Jean COCTEAU.  
(1958.)





## LE SECRET PROFESSIONNEL

*Aux étudiants des Belles-Lettres  
de Genève et de Lausanne en témoi-  
gnage de reconnaissance.*

Il ne faut donc pas enfermer toutes sortes d'esprits dans les mêmes bornes, ni trouver incontinent mauvais ce qui n'est seulement qu'extraordinaire. Autrement, ce serait faire comme ce pauvre homme de Norvège la première fois qu'il vit des roses ; car on dit qu'il n'osa pas s'en approcher, de peur de se brûler les doigts, et qu'il s'étonna que les arbres portassent du feu.

GUEZ DE BALZAC.

Ce serait beaucoup se méprendre que de trouver de l'orgueil dans le ton des jugements que porte l'auteur sur des œuvres considérées par tout le monde comme des chefs-d'œuvre et sur lui-même. Mais, cependant, pour que l'auteur plaide sa cause avant qu'on ne l'accuse, il faut bien qu'une apparence lui donne certaines craintes. En effet, il arrive qu'à se placer haut pour mieux juger l'ensemble, on paraisse simplement vouloir prendre une place en vue.

D'autre part, des réflexions de solitaire affectent toujours une tournure aristocratique, bien agaçante pour les autres. Rien ne dérange plus que l'aristocratie, quelle qu'elle soit. Un livre comme la *Princesse de Clèves*, dans l'ordre social, est un chef-d'œuvre du genre. Ce conte de fées, divin, humain,

inhumain, jette une terrible vulgarité sur les romans qui dépeignent ce que Tolstoï nomme : les hautes sphères. A côté du livre de M<sup>me</sup> de La Fayette, le monde des meilleurs romans devient du demi-monde.

De même, dans l'ordre intellectuel : *Ecce Homo* de Nietzsche donne l'air bête à tout livre dont on le rapproche.

Cependant, pour qui sait lire, les naïvetés qu'il renferme sont la preuve d'une aristocratie de solitude. Rien de plus naïf que les princes. Tout les étonne.

Nietzsche écrit dans *Ecce Homo* : « La France qui possède des psychologues comme M<sup>me</sup> Gyp, Guy de Maupassant, Jules Lemaître. »

Jules Lemaître était très bon pour moi. Un jour que je lui citais la phrase et que je m'étonnais de cette nomenclature hétéroclite : « Mais, mon enfant, me dit-il, Nietzsche parle de ce qu'on trouve à la gare de Sils-Maria. » Ce joli mot éclaire les dangers de la solitude.

Je ne me compare à aucun des princes de la terre et je ne cite ces grands noms qu'à titre d'exemple. Mais la solitude est la solitude. Or les notes qui vont suivre furent écrites dans la solitude ; elles y gagnent et elles y perdent. Elles y gagnent en franchise. Elles y perdent en ce que le contact des capitales nous donne la prudence et la politesse, sans quoi l'autorité joue un rôle de paysan du Danube.

De plus, j'ai coutume de disperser les moutons sitôt que leur troupeau se reforme. J'aurai ainsi, peu à peu, un public très mince et très sûr. J'ai donc l'habitude d'être seul, ou presque. Cet agréable état de solitude littéraire s'ajoute à la solitude de villégiature à laquelle je faisais allusion.

Vivre seul, surtout au bord de la mer, c'est rendre à l'esprit quelque chose de primitif, d'enfantin.

Je connais un petit garçon qui demandait leur âge aux vieilles dames. C'était tantôt soixante-dix ans, tantôt quatre-vingts. *Alors*, disait-il, avec un œil de glace, *vous n'avez plus longtemps à vivre.*

Une pareille grossièreté, qui passe par-dessus tous les fragiles édifices de la civilisation, n'étonne pas un solitaire. C'est avec la même candeur qu'il pense : Mon œuvre vivra longtemps.



Les classiques et les romantiques. Racine contre Shakespeare. Voilà une guerre toute simple. Les Grecs et les Troyens face à face. Le progrès nous vaut des guerres plus confuses. Piquons donc comme un plongeur, n'importe où, dans le désordre, sans le moindre fil d'Ariane, mais avec quelques contre-poisons.



Le style ne saurait être un point de départ. Il résulte. Qu'est-ce que le style ? Pour bien des gens, une façon compliquée de dire des choses très simples. D'après nous : une façon très simple de dire des choses compliquées. Un Stendhal, un Balzac même (celui du *Père Goriot*, de la *Cousine Bette*) essayent avant tout de faire mouche. Ils y arrivent neuf fois sur dix, n'importe comment. C'est ce n'importe comment, vite à eux, qu'ils adoptent selon les résultats obtenus, cette manière d'épauler, de viser, de tirer vite et juste, que je nomme le style\*.

\* Juger moins gros serait écrire un autre livre. Notre livre est fait d'extrêmes, de blanc et de noir. Nous sautons ici le beau

Un Flaubert ne pense qu'à épauler. Peu importe la cible. Il soigne son arme. La dame du tir, qui *tourne le dos aux cartons, le contemple*. Quel bel homme ! Quel chasseur ! Quel style ! Peu lui importe que le tireur fasse mouche, pourvu qu'il épaulé longuement, gracieusement, et, surtout, qu'il n'aille pas vite en besogne.

Le carton ? Le carton est à dix mètres : l'infini pour les myopes et les personnes qui ne veulent pas voir plus loin que le bout de leur nez. Donc, l'élite \*.

Combien les prétendus tableaux réalistes de Flaubert sont loin de la réalité. M<sup>me</sup> Bovary, par exemple, où le souci d'épauler s'étale à chaque page, fourmille d'irréalismes. Une suite de tableaux pour le Salon. Le peintre dit à ses confrères en clignant de l'œil : « Vous verrez, je vous réserve une surprise. » La toile à sujet représente une noce à la campagne, une promenade à cheval, une opération de pied-bot au village, le fiacre des adultères, le mendiant aveugle, prêtre et libre-penseur trinquant au chevet d'une morte en robe de mariage.

On se fatiguerait à citer toutes les balles perdues par souci d'une position élégante de l'arme. Le type en serait la scène creuse chez les Bovary pendant les cris d'Hippolyte, ayant servi de prétexte à un atroce tableau de genre, ou Bovary rencontrant sa femme rue Renelle des Maroquiniers.

Une seule fois, dans le livre, nous croyons presque voir le carton de nos romanciers favoris. C'est lorsque

milieu, c'est-à-dire la première classe : celle du tireur qui épaulé bien et tire juste à la fois.

\* Ne pas confondre ce tir rapide avec l'abréviation, l'œuvre courte. Marcel Proust fait mouche mille fois, pendant que vous croyez qu'il épaulé.



JEAN COCTEAU

Poésie critique

I

*La poésie, pour rester vive, profonde et fraîche, exige qu'on change souvent les véhicules par lesquels on l'expulse du mystérieux organisme où elle prend naissance.*

*La critique, faite avec amour, exempte de malice, pareille à l'analyse du biologiste, me semble digne d'être un de ces véhicules.*

J. C.

Ce recueil de textes critiques fait en quelque sorte pendant au volume *Poèmes 1916-55*. Il s'agit moins de morceaux choisis que d'une introduction à l'œuvre multiple de Jean Cocteau. On trouvera l'essentiel de son « credo » dans cette suite de hautes figures des lettres et des arts au cours d'un demi-siècle. Critique et autocritique, analyses, portraits, autoportraits dessinent en filigrane la courbe vivante du génie français et constituent un ardent plaidoyer humaniste.

A côté de textes célèbres, revus et augmentés de notes, tels *Le Secret professionnel*, *Picasso*, *Essai de Critique indirecte*, on trouvera des pages jusqu'ici éparées, moins connues ou inédites, sur Marcel Proust, Max Jacob, Jean Desbordes, Raymond Roussel, Paul Verlaine, André Gide, Jean Marais, Bernard Buffet, Le Gréco, Carpaccio, Madame de Lafayette, ainsi qu'une magnifique étude sur J.-J. Rousseau. Une bibliographie détaillée clôt le volume.



9 782070 215911



59-I A 21591 ISBN 2-07-021591-1

Extrait de la publication